« NICE, CAPITALE D'HIVER » : ROBERT DE SOUZA, POÈTE, ÉRUDIT ET URBANISTE PRÉCURSEUR

Suzanne CERVERA

Lorsque l'*Eclaireur de Nice* publie en feuilleton[1], à compter du samedi 22 janvier 1910, quelques «bonnes feuilles» d'un fidèle hivernant, Robert de Souza, celui-ci prépare un livre qui doit faire l'effet d'une bombe, «Nice, Capitale d'hiver», dont la première édition, en 1913, chez Berger-Levrault à Nancy, sera rapidement épuisée[2]. Son ouvrage fait d'abord part de son étonnement devant l'extension irraisonnée de Nice depuis son rattachement à la France, contrairement à la tradition de la Monarchie sarde et de toutes les mainmises étatiques qui ont précédé et contrôlé les les villes et surtout les capitales, vitrines du pouvoir central. Cette croissance brutale et anarchique le choque. Tout en pointant manques et erreurs qui ont présidé à la métamorphose de la petite cité marine, autrefois paradis agreste et aristocratique, Robert de Souza ouvre des pistes de recherche vers des progrès à venir grâce à ses voyages et à ses contacts avec le milieu des urbanistes, intéressés, à la manière des géomètres hellénistiques, au décryptage de l'un des phénomènes les plus frappants du XXe siècle, une croissance urbaine exponentielle et mondiale qui mène de la cité humaine et équilibrée à la mégapole.

La vie et la carrière de Robert de Souza ne correspondent guère à l'idée que l'on se fait aujourd'hui d'un urbaniste, et ce parcours un peu ambigu entre poésie et réalisme a peut-être contribué à l'oubli relatif de ses talentueuses prospectives. En quelque sorte autodidacte, il semble n'être passé par aucune grande école d'ingénieurs, contrairement à ceux qui tracèrent à travers le département des Alpes-Maritimes des voies nouvelles routières ou ferrées, destinées à le désenclaver et à le relier à sa nouvelle capitale, Paris, tout en lui faisant tourner le dos à l'ancienne, Turin.

Fils d'Antoine Paternoster de Souza (1834- 1895) attaché à la légation du Portugal à Paris, âgé alors de trente ans, et de Marie de Montessus -Ballore (1841-1934), vingt-trois ans, il est né rue de Fresbourg, dans le seizième arrondissement de Paris[3]. Par son père il descend d'une famille d'origine auvergnate établie au Portugal au XVIIe siècle et toujours attachée à ses lointaines racines françaises. Il s'agit là d'une véritable dynastie d'agents consulaires aux carrières internationales qui voyagent d'une légation à l'autre, Angleterre, France, comptoirs portugais de l'Inde.

La parentèle maternelle n'est pas moins intéressante, composée de nombreux branches; l'aisance familiale semble avoir permis la survie de beaucoup de descendants. La tradition y est des voyages lointains et des intérêts scientifiques. On retrouve parmi les parents proches Philibert Commerson (1725-1773), naturaliste de l'expédition de Bougainville[4], ainsi que le cousin presque contemporain de Marie, Fernand, comte de Montessus-Ballore (1851-1922), célèbre sismologue installé au Chili, observateur lucide des mouvements de l'écorce terrestre dans ces régions fragiles[5]. Cette ascendance maternelle et son origine étrangère permettent à Robert de Souza de porter le titre de comte par les femmes alors qu'en principe celui-ci n'est transmissible que par ligne agnatique[6] .

Les études classiques du jeune homme que les connaissances actuelles sur son parcours ne permettent malheureusement pas de détailler, sans doute un enseignement particulier suivi au cours des voyages de la famille, stimulent un potentiel intellectuel tourné

---

[1] Robert de Souza, «Questions vitales», I, «Le Bon et le Mauvais particularisme, II, De Nice la petite à Nice la grande, III, Cinquante ans sans plan d'ensemble, IV, La chaos du damier», l'*Eclaireur de Nice*, 22/1/1910, 6/2/1910, 6/2/1910, 12/2/1910

[2]«Nice capitale d'hiver. Regards sur l'urbanisme niçois, 1860-1914». Ouvrage réédité par les Editions Serre, collection Forum d'architecture et d'urbanisme, 2001.6868

[3] Archives de Paris, Mairie de Paris, Naissances XVI ème arrondissement 07/11/1864

[4] *Martyrologue et biographie de Philibert Commerson : médecin-botaniste et naturaliste du roi* présenté par Fernand Montessus De Ballore, dans *Bulletin de la Société des sciences naturelles de Saône-et-Loire*, fasc. 2-4 (1886-1890), p. 78-302, Châlon-sur Saône

[5] Alfred Angot,» Nécrologie», *Annales de Géographie*, Année 1923, Volume 32, N° 178, pp.369-371

[6] Masculine

dès l'abord vers la rêverie, la beauté, et l'étude de la musique des mots et des phrases. Tout un bouquet de jeunes poètes essaie alors d'échapper au carcan d'une «école» et d'une poésie officielle, ombre incontournable portée sur le siècle par Victor Hugo ou les Parnassiens, ou même par les Symbolistes; l'enthousiasme et la révolte de la jeune génération se traduisent par la publication de revues au tirage confidentiel, brûlots arraisonnant les certitudes précédentes[7].

En 1889, à vingt-cinq ans, Robert de Souza publie à Bruxelles, chez l'éditeur Edmond Deman, un recueil poétique, «Modulations sur la mer et la nuit», puis, en 1892, à la Librairie académique Didier-Perrin et Cie, Paris, une étude de 304 pages, «Le rythme poétique. Questions de métrique», suivi la même année de «Fumerolles»,171 pages, à la Librairie de l'art indépendant, et en 1897 de «Sources vers le fleuve». Il participe entre 1896 et 1898 à la rédaction du *Mercure de France*, tome 24, dont il dirige l'*Almanach*, ainsi que de la revue *Plume.* Rayonnant d'énergie poétique, il est assez connu pour qu'André Gide (1869-1951), plus jeune que lui de cinq ans, lui dédicace en 1895 un exemplaire de son recueil «Feuilles de route». Tout en exerçant une sorte de magistère intellectuel sur sa génération et les plus jeunes, il reste cependant une personnalité de second plan, que la *Revue Blanche* se permet de taquiner sous l'appellation ironique de «Norbert de Gloussat.». En fait, le mouvement symboliste, qu'il semble vouloir pourtant restaurer, s'est clos par la publication d'abord discrète du poème de Stéphane Mallarmé «Le coup de dés»[8].

Robert de Souza tire un bilan de cette tentative de rénovation dans la revue *Vers et Prose* lancée en avril 1905. Son article «*Où nous en sommes?*» affirme la certitude d'un renouveau poétique[9], qu'il confortera par une prise de position analogue lors d'une conférence sur «*Les Jeunes*», sous-entendu «les jeunes poètes», faite en avril 1907 à l'occasion du Salon d'Automne.

Entre temps le jeune homme a épousé le 4 juin 1891 Jeanne Issaverdens (1867-1944). Il est permis de penser que cette union a assuré au couple une relative aisance, tout en confortant l'insertion de Robert de Souza dans une aristocratie cosmopolite, de naissance, d'affinités politiques, ou d'argent. La famille Issaverdens, originaire d'Arménie[10], s'est

---

[7] André Jaulme et Henri Moncel, «Le mouvement symboliste, étude bibliographique et iconographique, Introduction par Edmond Jaloux, Catalogue de l'exposition du *Cinquantenaire du Symbolisme*», Editions des bibliothèques nationales, 1936. Michel Decaudin, «La crise des valeurs symbolistes, vingt ans de poésie française, 1895-1914», Privat, 1960, thèse soutenue à la Sorbonne en 1958, sous la direction de Pierre Moreau, rééditée en 1981 chez Slatkine).

[8] La revue *La Plume* donne dans son numéro du 15 août 1897 un dialogue satirique, «Idylle diabolique», qui veut initier un «interlocuteur incrédule» aux «sacrosaints mystères de l'art contemporain», que présente son «grand prêtre», Alfane Malbardé. En fait l'article vise surtout à ridiculiser Robert de Souza et le vers d'un de ses poèmes assez hermétiques, «Tes petites mains d'abeille travailleuse». (Thierry Roger, «L'archive du *Coup de dés*, Etude critique de la réception de *Un coup de dés jamais n'abolira le Hasard* de Stéphane Mallarmé (1897-2007), Thèse de Doctorat soutenue sous la direction de Bertrand Marchal, Paris IV Sorbonne, 2007.)

[9] Robert de Souza, «Où nous en sommes?», Vers et Prose, Tome 1, N° 1, avril-mai-juin 1905. (Michel Decaudin, «La crise des valeurs symbolistes, vingt ans de poésie française, 1895-1914», Privat, 1960)

[10] Originaire du Nakhitchevan (actuellement ouest de l'Azerbaïdjan), cette communauté avait été convertie au catholicisme romain au XIVème siècle par des missionnaires dominicains, comme un certain nombre de communautés de l'Empire ottoman qui leur accorda officiellement l'autorisation de pratiquer leur culte en 1829. Installés ensuite à Smyrne, utilisée par Anglais et Hollandais comme entrepôt et base de transit entre l'Occident et l'Orient, les Arméniens servaient de courtiers aux propriétaires terriens turcs, d'intermédiaires pour la vente de produits de luxe et même éventuellement de financiers, jouant un rôle majeur dans les domaines diplomatique et culturel. Alliés, comme la famille Balladur, de même origine, à de grandes familles européennes et israélites de la banque, beaucoup s'établirent à Marseille, jusqu'à l'abandon final de Smyrne, pour le reste de la communauté, en 1922. (Père Hagop Kossian, «Les Arméniens de Smyrne et des environs», Imprimerie Mekhitaristes, Vienne, 1899. Marie-Carmen Smyrnelis, «Les Arméniens catholiques à Smyrne aux XVIIIe et XIX ème siècles», *Revue du Monde arménien moderne et contemporain*, Société des Etudes arméniennes, Paris, 1995-1996. Enfin *Le Point*, N° 1166, 21/1/1995, met l'accent sur la proximité d'Edouard Balladur avec cette lignée.)

installée à Constantinople, dans un milieu de marchands et financiers qui essaiment dans les grands ports du pourtour de la Méditerranée. Après la naissance de la petite Jeanne, baptisée suivant le rite catholique à Constantinople, la famille Issaverdens s'est implantée à Marseille. Robert de Souza se trouve ainsi allié à de riches et nobles familles[11], situation que confortera en 1916 le mariage à Paris[12] de son fils, le vicomte Jacques de Souza, lieutenant, le 12 décembre à Saint Pierre-de-Chaillot, avec Catherine Gourgaud du Taillis, décédée le 27/5/1940, fille du Comte Gourgaud du Taillis, d'une famille de solide noblesse d'Empire[13], et de Louise Claire Elise Cahen d'Anvers, décédée en 1929 à Juan-Les-Pins[14].

Malgré ces alliances flatteuses probablement assorties de rentes, et le prestige de l'adresse parisienne, 23 Avenue du Bois de Boulogne, les demeures niçoises correspondent à une situation financière favorable mais non exempte de difficultés prouvées par une série de déplacements dans l'espace de la ville. Bien que la comtesse figure dans l'annuaire à la rubrique «Propriétaires» il ne semble pas qu'elle soit effectivement propriétaire des lieux où elle habite. A partir de 1884 les annuaires donnent d'elle plusieurs adresses successives, 12 rue Garnier (aujourd'hui rue de la Liberté), puis de 1894 à 1898 30 rue Assalit. En 1902 on la trouve Villa des Colonnes rue Saint Philippe, puis Villa du Gui, 12, avenue de Candia[15], c'est-à-dire dans le quartier développé à l'ouest de Nice à la suite de l'établissement des tsarines dans les propriétés Peillon et Bermond, non loin du mausolée du Tsarevitch Nicolas et de la future cathédrale orthodoxe. Il semble ensuite que la comtesse s'installe à des adresses plus modestes, passant au 11 rue Frédéric Passy, puis au 38, enfin au 40, rue Vernier, où elle mourra en 1934[16].

D'autre part le *Journal du Notariat* nous soumet deux dossiers dans lesquels la famille semble à la recherche de ressources financières: le premier concerne en 1919 la récupération d'actions vendues à réméré en 1911 par le Comte du Taillis; malgré le dépassement du délai la demande au profit des héritiers, dont le comte de Souza, est acceptée par le Tribunal civil de la Seine et le coût du rachat réévalué à la baisse. Le second dossier concerne l'ouverture sans intervention notariale de contrôle [17] d'un coffre-fort loué par la défunte madame Issaverdens, mère de madame de Souza, au Comptoir National d'Escompte, dans l'espoir d'y découvrir d'éventuelles dispositions testamentaires

En décembre 1902, Robert de Souza fait paraître dans le magazine *L'Auto-Vélo* une quinzaine d'articles probablement rémunérés sur les usages du véhicule automobile et les différentes possibilités qu'il offre, ainsi que son insertion dans le monde de l'art, en anticipant

---

[11] *Paris mondain, Annuaire du monde parisien et de la colonie étrangère, adresses dans les châteaux et à la Côte d'Azur,* tome I, 1908, Librairie Augustin Donnay, 4, rue de Rohan, Paris, nous donne comme adresse à Paris de Robert de Souza et madame, née Issaverdens, 23, avenue du Bois de Boulogne, Paris (XVIème). Dans les parentés on trouve les Cahen d'Anvers, les Camondo, les Bischoffsheim, les Warchawski, les Denfert-Rochereau, les Morpurgo, etc...

[12] *Le Figaro*, 14/12/1916, N° 349

[13] Le fondateur de la lignée, le général Gaspard Gourgaud) 1783-1852) resta fidèle entre les fidèles de l'Empereur dont il avait été l'aide de camp, et dont il alla chercher les cendres à Sainte Hélène en 1840 avec le jeune prince de Joinville. Il avait épousé la fille du comte Roederer. Ses descendants s'impliquèrent dans la vie politique de leur région, le Loiret

[14] M. Borel d'Hauterive, 16 juin 1889, *Annuaire de la Noblesse de France.* Avis de décès de madame Gourgaud, comtesse du Taillis, née Cahen d'Anvers, le 24/01/1929, à Juan-Les-Pins, enterrée au cimetière de Passy

[15] Annuaire des Alpes maritimes , Guide des villes de saison , bulletin des eaux minérales, programme des fêtes et des manifestations, Nice,Cannes, Grasse, Monaco, Menton, etc..., N.Chini et Cie éditeurs, 3 rue Sulzer, Nice

[16] Marguerite et Roger Isnard, «Per Carriera», Dictionnaire anecdotique et historique des rues de Nice, Editions Serre, 1983, 306 p. Véronique Thuin-Chaudron, «Nice, de la colline du Château aux châteaux des collines, Architecture, Construction, Urbanisation de 1860 à 1914», Editions Serre, 2009, 560 p.Etat-Civil de Nice, *Le Petit Niçois*, 2-3 décembre 1934, Avis de décès, le *Figaro*, 6/12/1934

[17] Tribunal civil de la Seine, 21 janvier 1919, Tribunal civil de la Seine, ordonnance sur référé, 7 novembre 1918

quelque peu avec une verve certaine le célèbre manifeste de Marinetti[18]. La *Revue historique*, la *Grande Revue* prennent note en 1908 de ses articles sur les correspondances musicales des œuvres de Maurice Maeterlinck et de Claude Debussy, et sur François Coppée. [19]

Cette vie d'aristocrate cultivé, de nomade de luxe, de poète dilettante mais exigeant, prépare Robert de Souza à une vive et double curiosité esthétique pour les mutations contradictoires et rapides des villes alors en plein essor. Après la publication dans la *Revue de Paris*[20] de «Venise en danger», un cri d'alarme contre l'excès d'exploitation touristique et l'indifférence des autorités devant la montée périodique des eaux, dès 1901 il fait partie avec son ami le poète Jean Lahore, pseudonyme du docteur Henri Cazalis[21], des fondateurs de la *Société pour la Protection des Paysages de France*, dont il est le secrétaire général, sous la présidence de Sully-Prudhomme, avant d'en devenir à son tour plus tard le vice-président. Les vice-présidents sont alors Frédéric Mistral et André Theuriet. Fondateur de ce que l'on appelle alors le «ruralisme», il veut considérer les sites et les paysages comme des monuments historiques à préserver. Usant de son mode d'expression préféré, des articles dans des revues, il fait part dans le petit magazine *La Curiosité*[22] de son dégoût devant les placards publicitaires dont il faut absolument réglementer la pose.

Mais c'est à Nice qu'il va consacrer l'essentiel de sa réflexion.

«Touchant à la quarantaine, je revois Nice, et toute la Côte, à travers mon enfance. Les yeux de ma jeunesse en furent enchantés. Admirateur resté fervent, mes attaches avec ce pays sont profondes, puisqu'y repose une partie de mes morts, et que mes souvenirs s'allongent du long séjour qu'ils vécurent ici.»[23]

Une poésie en vers libres, dont il est le tenant, et qu'il verrait bien succéder aux exigences démodées de la versification classique, dédiée à son ami le poète flamand Charles Van Lerberghe[24] se fait l'écho d'impressions qu'il éprouva du haut de la colline du Château:

«Toute clignotante de soleil,
A petits pas de soie et de pierreries,

---

[18] Filippo Marinetti (1876-1944), «Manifeste Futuriste», *Le Figaro*, 20 février 1909. Guillaume Apollinaire aurait peut-être mis sa patte dans ce manifeste

[19] La *Revue Historique* rend compte en 1908 d'un article de Robert de Souza , «Maeterlinck et Debussy», dans le *Bulletin de la Société Internationale de Musique ancienne*, janvier 1907. La *Grande Revue*, François Coppée, 13/06/1908, p.534-541

[20] Robert de Souza, «Venise en danger», *Revue de Paris*, 1/08/1900

[21] Le docteur Henri Cazalis (1840-1909), connu pour son oeuvre poétique sous le pseudonyme de Jean Lahor, traduisit plusieurs grands poèmes religieux et publia lui-même en 1888 «L'illusion», un recueil d'un charme pénétrant et empreint d'un certain mysticisme nihiliste et désenchanté. Sa vie cosmopolite et ses voyages lui avaient fait rencontrer tout un monde. A Aix-Les-Bains il avait connu Guy de Maupassant, devenu assez proche de lui pour que le pauvre malade lui écrivit en décembre 1891, la veille de sa tentative de suicide, ses dernières lettres lucides avec le poignant «Adieu, ami! Vous ne me reverrez pas!». Son esprit poétique, son amour des paysages, et sa prise de conscience de l'avancée de la modernité ne pouvaient que le rapprocher de Robert de Souza malgré leur différence d'âge.(Jean Lahor, docteur Henri Cazalis, *Oeuvres choisies*, précédées d'une biographie de Samuel-Elie Rocheblave, 315 p.1921.)

[22] Robert de Souza, «Les enlaidissements de Paris», *La Curiosité*, N°24, 1901

[23] Robert de Souza, *L'Eclaireur de Nice*, 21/9/1910. Le grand-père de Robert de Souza, Antoine de Souza, veuf de Hannah, est en effet mort à Nice le 4 octobre 1880 à l'âge de 77 ans.(Acte de l'Etat-civil N°1749). On retrouve dans cette lignée d'agents consulaires du Portugal à Londres, en Inde et à Paris, un Antoine (1722-1796) époux d'Eléonore Josèphe de Souza, leur fils José-Maria (1756-1825), époux d'Adélaïde Filleul, père d'Antoine de Souza et grand -père de Robert. Par cette branche le Comte de Souza est apparenté à Adélaïde de Souza, née Filleul (1761-1836), peut-être fille de Louis XV, mère de Charles de Flahaut et grand-mère du duc de Morny, femme de lettres.

[24] Charles Van Lerberghe (1861-1907), poète belge francophone, avait eu comme tuteur l'oncle de Maurice Maeterlinck, avec lequel il avait fait ses études au collège Sainte Barbe de Gand. Son poème le plus célèbre est la «Chanson d'Eve»(1904) mise en musique par Gabriel Fauré (Voix et piano, op.95). (Hubert Juin, «Charles Van Lerberghe», collection «Poètes d'Aujourd'hui», N° 186, Editions Pierre Seghers, Paris 1969).

La mer glisse plus qu'elle ne danse
Dans un azur doux d'écharpes de ciel.
Elle se balance, elle sourit.
Elle fait à peine un léger bruit de jupe
D'un pas berceur qui se retire...
Les lames luisent, glissent de faîte en pente
Des petits toits de feux et d'ombres écailleuses
Qui ruissellent, et sous la coque soulevée des coupoles d'or, se creusent
Des flèches, comme des vigies prises de sommeil, oscillent
Dans les remous des fumées de l'air et des ondes,
Et la vague, là-bas, est la cathédrale mugissante,
Dressée d'entre les moutonnements des maisons qui se tassent, s'étendent,
Défilent, et doucement, aux confins des siècles, s'estompent...»[25]

La fréquentation d'ateliers d'art et d'architecture aiguise son coup d'oeil et lui permet de déplorer les erreurs du passé tout en appréhendant intuitivement les tendances du futur. Il fait partie du *Comité pour l'embellissement et l'extension de Nice*, dont les membres constitueront après les élections de 1912 la majeure partie du nouveau conseil municipal. Il fait élire à sa tête l'ingénieur Joseph Durandy[26], dont l'action pour des aménagements modernes de la ville, pont-square Masséna en 1868, Boulevard Gambetta en 1884, lui paraissent dignes d'un rôle éminent, ce qui ne le sera pas finalement. Joseph Durandy répugne à s'exposer et à entraver ainsi la carrière de son fils Dominique. Une série d'articles dans *L'Eclaireur du Littoral* permettent à Robert de Souza d'exposer une partie de ses idées[27].

« Depuis dix ans quelques écrivains passionnés, acharnés, ont réussi à grouper des artistes et des hygiénistes contre l'incurie parlementaire et municipale. » Cependant il atténue un peu plus loin sa critique: «La municipalité présente n'est pas en cause. Elle pâtit de l'imprévoyance criminelle de ses devancières.»[28]

Pour la rédaction de son brillant ouvrage, «*Nice, capitale d'hiver*»[29], il s'est adjoint entre autres pour la partie cartographique l'ingénieur géographe Maurice Thiébault, le physicien Emile Maury, membre de la Société géologique de France, et a eu recours aux conseils des architectes André Bérard, Henri Prost, d'Augustin Rey[30], dont il a fréquenté

---

[25] Robert de Souza, Eté 1898.

[26] Joseph Durandy (1834-1912) fut président du Conseil Général de 1882 à 1890. Son fils Dominique Durandy (1868-1922) avait alors entamé (en 1912) une double carrière politique et littéraire.

[27] 22/1/1910, I. Le bon et le mauvais particularisme. 29/1/1910, II. De Nice la petite à Nice la Grande. 29/6/02/1910, III. 50 ans sans plan d'ensemble. 12/02/1910. IV. Le chaos du damier. 25/03/1914, Compte-rendu de la deuxième édition du livre de Robert de Souza, «Nice, capitale d''hiver», avec revue de presse. 31/03/1914, Le Bassin du Jardin du Roi. *L'Eclaireur de Nice et du Littoral*

[28] Robert de Souza, *L'Eclaireur de Nice*, 21/9/1910. Il n'hésitera pas plus tard à fustiger les élus de la précédente municipalité à propos du projet «Paris-Saint Germain» auquel Honoré Sauvan, à l'époque sénateur-maire de Nice, s'opposa et qu'il fit échouer. «Sa néfaste municipalité fut remplacée en 1912 par une autre de bien meilleur esprit. Elle avait à sa tête le général Goiran, et, comme premier adjoint, délégué aux travaux, les Febvre, l'architecte diplômé de si grand talent, que ses collègues de province choisirent comme président de leur association». Après la guerre Jules Febvre présenta au conseil municipal un projet s'appuyant sur les travaux de Robert de Souza. (Jean-Pierre Gaudin, «Les villes, 'art urbain' et urbanisme, anthologie.)

[29] Une soixantaine de journaux et revues français et étrangers rendirent compte de cet ouvrage, parmi lesquels les quotidiens *Le Temps, Le Figaro, Le Journal des Débats, L'Eclair, Le Bâtiment, La Liberté, L'Illustration, La Revue du Touring Club, La Revue de l'Art ancien et moderne*, etc...

[30] Augustin Rey (1864-1934), architecte de religion protestante, est en 1905, après l'édification d'une soixantaine de temples et églises, lauréat de la Fondation Rothschild, symbole de l'effort français en faveur du logement social, pour un projet d'hôpital. Membre de la Société de médecine publique et de génie sanitaire, il se tourne vers l'enseignement et la divulgation de ses idées. Les solutions imaginées par les hommes pour étendre les villes le frappent d'admiration, particulièrement à New York : de passage à Washington pour le Congrès

l'atelier, et du jeune et talentueux Léon Jaussely[31]; cela lui permet de concrétiser une pensée, déjà dévoilée dans des articles de l'*Eclaireur de Nice et du Littoral*, et de jeter des prospectives fulgurantes de modernité sur le futur de la ville dont il fait un archétype.

Son travail analyse sans indulgence les erreurs commises pendant la période transitoire entre le plan établi en 1858 par le «Consiglio d'Ornato»[32], la monarchie sarde et la situation en 1912, en somme le passage de «Nice la petite» à «Nice la Grande». Ignorant les atouts naturels d'une «aire accueillante» dans un amphithéâtre de collines étagées, la ressource potentielle d'une clientèle touristique aimantée par le soleil et la beauté du paysage, considérant l'essor de la construction de luxe, l'émerveillement des fêtes, la fonction hôtelière comme autant de succès acquis, administrations et particuliers se sont donné le mot pour négliger l'important. Les considérations individuelles d'ordre esthétique et les «petits intérêts» ont dévoré l'espace libre et aboli le sens de l'intérêt général.

«L'imbécillité de l'intérêt personnel abandonné sans direction générale, arracha les arbres, saccagea les jardins, dressa casernes sur casernes, ouvrit dans tous les sens des boyaux de rue où le soleil ne paraît qu'en été.»

Recherchant dans les tendances économiques et sociales du présent des clefs pour ouvrir la ville et la région vers le futur, Robert de Souza fait une analyse exhaustive des secteurs d'activité, de leur possible extension dans l'espace et de leur intégration dans des courants nationaux et même internationaux. Il déplore qu'obéissant à des impératifs à courte portée, la ville soit devenue, par l'étroitesse de ses voies, l'excès de constructions, le manque d'espaces libres, en somme la mauvaise utilisation du terrain disponible , une sorte de monstrueux cul-de-sac où sont morts la délicate symphonie des ocres et des roses au profit d'une aveuglante blancheur, le baroque traditionnel et la verdure fraîche supplantés par le «grouillement malfaisant» de certains quartiers et de caravansérails, «boîtes à loyers» ou hôtels gigantesques et laids.

«Les natifs se sont constitué, en dormant, de jolies fortunes immobilières dont pas une parcelle ne profite à l'intérêt général.»

Pendant que progressaient le profit et les intérêts particuliers, les services publics, postes, hôpitaux, écoles, péchaient par leur insuffisance, et, malgré des mesures envisagées par le Bureau d'Hygiène créé en 1889, l'un des premiers de France, et l'amélioration de l'arrivée d'eau, traitée par l'ozone dans l'usine modèle de Rimiez, la décharge principale reste la mer, troublant l'infinie pureté de son bleu. Robert de Souza se réjouit du changement

---

international de la tuberculose, il admire l'austère beauté des gratte-ciel et l'utilisation du béton, matériau nouveau de remplacement, qu'il a lui-même expérimenté(«New York may be made beautiful more easily than any city in Europe.», Augustin-Adolphe Rey, «'The City of White Towers' is the way». 25/O9/1908, *New York Times Archives*). Les «urbanistes», terme apparu en 1909 sous la plume de Pierre Clerget, rêvent en imaginant la complémentarité des états, des fortunes et des artistes devant les besoins d'air, de soleil et de confort des travailleurs. La Loi Cornudet, sur l'initiative du Comte éponyme, philanthrope, inaugurera en 1919 un système de planification qui remettra à l'état la responsabilité de l'extension raisonnée des villes. (Augustin Rey, «La ville hygiénique de l'avenir. La science des plans de ville». T*echnique sanitaire et municipale*, 4/4/1913, p.174. «La Russie et la Révolution. Le grand courant des idées libérales et démocratiques en Russie depuis le début de la guerre. 4ème édition. 1917. Meynial, Paris, 26 p. Lucien Febvre, «Etude sur le livre d'Augustin Rey, Justin Pidoux et Charles Barde, La science des plans de ville», Lausanne, Payot et Paris, Dunod, 1929, 494 p., *Annales d'Histoire économique et sociale*, 1929, Tome 1, N° 4, p. 618-619). Viviane Claude, Pierre-Yves Saunier, «L'urbanisme au début du siècle. De la réforme urbaine à la compétence technique.» *Vingtième siècle, revue d'Histoire*, 1999, Vol. 64, p.25-40. *Cahiers du Protestantisme charentais*, N°8, avril 2006)

[31] André Bérard(1871-1948), Henri Prost (1874-1959), et Léon Jaussely(1875-1932) firent partie des urbanistes les plus autorisés entre les deux guerres, réalisant la synthèse du discours savant, des pratiques administratives et de l'enseignement (Gilles Massardier, «*Expertise et aménagement du territoire. L'Etat savant*», L'Harmattan, 1996, 286 p.)

[32] Décret royal en date du 20 juin 1858 portant approbation du plan régulateur des faubourgs de Saint Jean Baptiste et de la Croix-de-Marbre. (Philippe Graff, «L'exception urbaine: Nice, de la renaissance au Consiglio d'Ornato», Editions Parenthèses, 2000, 170 p.)

d'équipe municipale à Nice et en espère «le balayage de seize ans d'imprévoyance et de désordre, de malversations et d'incurie».

Il envisage pour la ville, pour laquelle il prévoit à peu près un million d'habitants dans les années quarante, un plan d'extension. En se référant à d'autres exemples européens, il estime qu'il y a nécessité pour les communes du littoral de s'unir pour se transformer en une véritable région urbaine. Il faudra tenir compte des données climatiques un peu paradoxales, recherche du soleil en hiver, de l'ombre en été, pour ouvrir de nouveaux chantiers en orientant au mieux les constructions, ne pas occulter les beautés naturelles dont la violence torrentielle du Paillon, ce «ravin de lumière», fait intégralement partie. Il dessine une division de la ville en triangles en tenant compte de la relative spécialisation des quartiers; de plus l'époque hygiéniste impose de cerner les besoins de la population ouvrière pour la réalisation de cités-jardins à l'image de celles qu'il a pu visiter en Grande Bretagne et qui veulent rapprocher l'homme urbain de la nature.

En 1911 s'était créée, par la fusion de divers organismes à but philanthropique la Société française des Urbanistes, désignant ainsi les «praticiens d'une discipline nouvelle», dont les premiers Grand Prix de Rome, à laquelle succéda le 10 mars 1914 la Société française des Architectes urbanistes. [33]Le «Comité pour l'embellissement et l'extension de la ville», créé en 1912 semblait fédérer les bonnes volontés de journalistes et d'hommes politiques dont beaucoup faisaient partie du nouveau conseil municipal. [34]

La guerre et la crise économique ruinent pour plus d'une dizaine d'années la réalisation de projets qui souvent se maintiennent dans le domaine utopique jusque après la Seconde Guerre Mondiale. Appauvrie par le conflit, par les nouvelles habitudes de loisir et leur caractère plus populaire, devant son extension vers l'ouest, tendance généralisée des

---

[33] En 1907, au sein du Musée Social, organisme philantropique fondé par le comte de Chambrun en 1895, se créait une "Section d'Hygiéne Sociale" (présidée d'abord par Jules Siegfried, promoteur de la première loi sur les habitations à bon marché en 1894, puis par G. Risler) qui porta rapidemment à l'ordre du jour de ses travaux l'étude d'une législation de l'Urbanisme, analogue à celle que des pays comme la Suède, les Pays Bas, la grande Bretagne possédaient déjà depuis un certain temps. Et, en 1911, quelque uns des membres de cette section se groupèrent en une association à caractère professionnelle, la Société Française des Urbanistes, (SFU), ce dernier mot ayant finalement été choisi (par André Berard, selon un témoignage de Jean Royer - revue urbanisme n° 77 p.2 - 1962) pour désigner les praticiens de la discipline nouvelle."
(Jean Gohier in Metropolis n° 46 / 47)
1911 :"Le regroupement de neuf personnes qui participaient déjà aux travaux du Musée Social dont sept architectes, tous nés entre 1871 et 1877 parmi lesquels les Premiers Grand prix de Rome des années 1902, 1903 et 1904, fondent la SFU" (J. Lucan in Chronique d'années de guerre - la question urbaniste - AMC n° 44 – 1978)
Membres fondateurs : Les architectes Alfred Agache, Marcel Auburtin (Second Grand Prix 1898), André Berard, Ernest Hebrard (Grand Prix 1904), Léon Jaussely (Grand prix 1903), Albert Parenty, Henri Prost (Grand Prix 1902), ainsi que Forestier (Ingénieur), Edouard Redont (Paysagiste)
Le 10 Mars 1914 la Société Française des Architectes Urbanistes est enregistrée au Bureau des Associations de la Préfecture de Police (Président Eugène Hénard, Secrétaire Général Donat Alfred Agache).
L'association a pour objet de "réunir une documentation technique, de nouer et d'entretenir des relations avec les groupements similaires à l'étranger, de centraliser les vœux émis dans les derniers congrès urbains et d'en étudier la réalisation pratique, de participer aux expositions qui auront lieu tant en France qu'à l'étranger, de se tenir à disposition des intéressés pour toute consultation."
En 1920, devenue SFU (Président Léon Jaussely, Secrétaire Général, Donat Alfred Agache), l'Association concourre activement à la promulgation de la Loi "Cornudet". Parallèlement, elle organise des conférences et des concours comme la "Conférence Interalliée d'Urbanisme" à Paris et le concours de plans pour la "Reconstruction d'une petite ville dévastée".
Depuis 1911, la SFU n'a pas varié dans ses objectifs, tout en cernant davantage le champ de la spécificité de l'urbanisme. Au cours du temps, l'énoncé des objectifs de la Société le démontre.
En 1911 : étude en commun des questions relatives à la construction et à l'amélioration des agglomérations urbaines et rurales ainsi que le développement de cette science.

[34] Paul-Louis Malausséna, Philippe Ancelin, «Le Comité Cornudet et l'aménagement de l'espace urbain niçois (1922-1932)», *Nice Historique*, N° 171, 1989, p.14-23.

villes comme Paris, bien prévue par Robert de Souza, Nice doit faire face à un accroissement d'activités humaines dont le tourisme de luxe n'est plus la donnée majeure. La Loi Cornudet[35], qui remet à l'Etat la maîtrise de l'extension raisonnée des villes, arrive trop tard pour Nice dont la croissance, démultipliée par le goût du soleil, du paysage, et les convoitises immobilières, a dégradé l'espace et compromis en partie le futur. L'urbanisation se fit malgré tout en force, sans plan d'aménagement, et en préservant bien peu les espaces verts.

Malgré l'extrême justesse des vues et des anticipations de Robert de Souza[36], nous ne pouvons nous empêcher de trouver son jugement sur les ratés de la croissance de Nice extrêmement sévère. Peu de villes en effet ont subi en aussi peu de temps le traumatisme d'une croissance brutale et mal maîtrisée qui fait de Nice l'archétype d'une ville-champignon du tourisme et le laboratoire expérimental de l'exploitation de cette nouvelle ressource. Cette virulence est soulignée par l'emploi d'un registre particulièrement péjoratif et d'un mépris affiché pour l'administration républicaine, le parlementarisme et ses impuissances, les municipalités et leur électoralisme aveugle. Influencé sans doute par les tendances, d'ailleurs plus royalistes que bonapartistes, de son milieu familial, il voue aux Gémonies les travaux du baron Haussman. Proche du baron Flaminius Raiberti (1862-1929), député des Alpes-Maritimes (1890-1922), puis sénateur, qui fréquente à Paris le salon des de Souza, témoin à Paris en 1916 au mariage de son fils, Jacques de Souza, lieutenant, il en partage les parentés politiques et les intérêts affichés[37].

Pris entre les aspects sociaux et les nécessités de la sauvegarde des paysages et des «espaces libres»[38] des villes, il a du mal à se rendre compte que celle-ci ne peut se faire qu'au détriment des plus pauvres, sauf autoritarisme d'état et planification. Déjà son ami Jean Lahore exprimait un certain rejet des «foules sans goût» et la peur d'un «modernisme avilissant».[39] Robert de Souza est ainsi l'un des précurseurs, suivi ensuite par toute une école, dont fera partie Le Corbusier, de la pratique du «zoning», réservant des portions de territoire à un usage bien précis, qui sectionne le problème de l'espace sans le solutionner et aboutit à une ségrégation à l'origine d'autres difficultés.

L'*Economiste du Littoral* publie, entre 1915 et 1921, une série d'articles de Robert de Souza. Dès 1915 il envisage pour la région, organisée «comme une immense Héliopolis», sans rivale dans l'univers entier, le retour à une activité touristique essentielle, «filon vital». Mais pour cela une réorganisation administrative de la France s'impose, non pas au profit de

---

[35] Le permis de construire date de la loi du 15 février 1902, «une mesure de police de l'hygiène publique», adoptée en fonction de la croissance de la ville de Paris; il fixe les délais et la surface nécessaires à la naissance d'un lotissement. La Loi Cornudet fut votée, après quinze années de débats, le 14 mars 1919 pour maîtriser la croissance des faubourgs des villes de plus de dix mille habitants. Elle fut complétée par la loi du 19/07/ sur les lotissements, et celle du 13/07/1928 dite Loi Loucheur sur les H.B.M. (habitations à bon marché). Les divers projets comportaient la création de nouveaux quartiers de luxe à Nice, avec de grands parcs et de larges voies de communication. Tout reposait sur l'ambitieuse installation d'une ville nouvelle dans une plaine du Var pourvue de tous les équipements. L'ensemble dans un premier temps fut rendu impossible par la pression immobilière et l'accélération de l'expansion vers l'ouest. (Archives de Nice, Catalogue de l'exposition «La conquête de l'ouest, Nice du Var au Magnan, Edition Ville de Nice, Nice, 1991, 80 p.)

[36] Le travail de Robert de Souza est reconnu comme l'une des meilleures études de géographie urbaine de l'époque, supérieure même à celle du géographe Raoul Blanchard. (Raoul Blanchard, «Une méthode de géographie urbaine», *La Vie Urbaine*, 1922, réédition dans *Les Cahiers de la recherche architecturale et urbaine*, présentation par Thierry Paquot, 2007. Thierry Paquot, «La rue, entre réseaux et territoires», *Flux*, 2006-2007, Editions Metropolis.)

[37] Le vicomte Jacques de Souza épouse à Saint Pierre de Chaillot le 12 décembre 1916 Catherine Gourgaud du Taillis.

[38] Serge Latouche, Editorial «Espaces publics», Revue *Urbanisme*, N° 346, Janvier-février 2006.

[39] Christophe Prochasson,» Ni doctrine, ni école, ni mouvement», Catherine Méneux, «L'Art social au tournant su siècle», *Arts et sociétés*, septembre 1906.

Marseille, dont Nice ne serait que la parente pauvre «au bout de la table», mais autour de la notion de «pays», élément humain qui obéit à la nature et permet une vraie décentralisation. [40]

A partir de 1919, ses préoccupations délaissent le territoire et son aménagement pour une sorte de rancœur contre les mesures sociales prises par la Chambre, comme la journée de huit heures. On retrouve là l'aristocrate ardemment nationaliste reflet de la société «Belle Epoque» dont il faisait partie. Constatant les pertes de main d'œuvre subies par la France pendant la guerre, il estime nécessaires de nombreuses dérogations, en espérant que «les ouvriers ne voudront pas compromettre jusqu'à la ruine leur propre situation en enfonçant la France dans l'abîme».

«Il ne suffit pas de se reposer, il faut apprendre à jouir de son repos, à ce qu'il ne soit pas gâché par un dévergondage qui gaspille les forces pour lesquelles le loisir doit être une réserve.»[41]

En 1923, Robert de Souza publie une édition définitive de ses poèmes. Il a cinquante-neuf ans[42]. Pense-t-il en avoir terminé avec l'inspiration qui le sublimait? Dans deux articles du *Mercure de France* et de *Comoedia* il semble s'interroger sur les origines du vers moderne, l'abandon de la versification traditionnelle et le défaitisme qui s'empare de la jeune génération[43]. On le sent découragé devant une hécatombe qui n'a épargné que les plus âgés. Il se mue alors en critique littéraire à travers différents articles, sur Delille, Jules Laforgue, ou Guillaume Apollinaire[44]. Toujours passionné de musicalité et de beauté, il évoque une lecture faite par l'auteur lui-même de quelques poèmes d' «Alcools»:

«Cette diction également balancée du grave à l'aigu et de l'aigu au grave sert au poète à ordonner le désordre absolu de sa composition.[45]»

Ainsi expose-t-il sa notion du vers libre dont la valeur est rythmée par l'intonation.

En même temps des conférences et des articles exposent ses idées en matière de ce qu'il appelle l' «Art urbain»; il y commente son «Décalogue» :

Par la route tu conquerras
L'espace toujours plus avant.
Route ou rue jamais n'ouvriras
Sans nouveau point de dégagement ;

Aucun espace ne choisiras
Sans en fixer l'aménagement.

Espace libre point ne diras
Qui soit envahi fréquemment.

---

[40] *L'Economiste du Littoral,* N° 23-24, 8/06/1916. N°17-18, 26/04/1917. N° 31-32, 9/08/1917. N°45-46, 22/11/1917. La notion de «pays» va être développée dans le livre que Dominique Durandy publie en 1920. (Dominique Durandy, «Mon pays. Visages et paysages de la Riviera», Librairie nationale d'art et d'histoire, édition Van Oest, Paris Bruxelles, 246 p.)

[41] *L'Economiste du Littoral,* N°20, 8/05/1919. N°23,29/05/1919.

[42] Robert de Souza, «Modulations. Fumerolles. La petite âme. Les graines d'un jour. Mois d'or. Anacréontiques. Du trouble au calme. Modulations sur la mer et la nuit. La plainte des collines». Poésies et poèmes, édition définitive. Editions G. Crès. 1923. 207 p.

[43] Robert de Souza, «Les origines du vers moderne», *Mercure de France,* N° 631, 01/19/1924. «Le défaitisme poétique», *Comoedia,* 20/05/1925.

[44] Robert de Souza, «Jules Laforgue, l'homme et l'oeuvre, *Mercure de France,* N°945,1 /11/ 1937. «Un préparateur de la poésie romantique, Dellile, 1738-1813». *Mercure de France,* N° 962, 07/1938.

[45] Michel Decaudin, «Le dossier d'»Alcools», édition annotée des préoriginales avec une introduction et des documents». Droz, *Publications romanes et françaises,* N° 67, 1996, 3ème édition. Robert de Souza avait rédigé dans le *Bulletin de la Société Internationale de Musique* (Janvier 1907) un article sur Maeterlinck et Debussy.

Avant de bâtir ménageras
Un espace proportionnellement.

Aucune maison ne détruiras
Avant d'élever autre logement.

A la ville entière penseras
En édifiant ton bâtiment.

L'œuvre de tes pères n'outrageras
D'un modernisme à contre-temps.

Toute «servitude» accepteras
Qui fonde la ville durablement.

Et tous les jours te convaincras
Que pour voir juste il faut voir grand[46].

C'est lui qui rend compte de l'entrée du Legs Camondo, famille apparentée à celle de sa belle-fille, au Musée des Arts Décoratifs. En 1937 il est nommé chevalier dans l'Ordre le la Légion d'Honneur comme «homme de Lettres et historien d'art».

La présence de la famille de Robert de Souza à Nice est attestée jusqu'en 1934, date du décès de sa mère, mais ensuite son nom disparaît des annuaires locaux. En effet Robert de Souza semble alors se tourner vers des activités de philologue et de critique littéraire, consacrant par exemple des études à Marmontel et à Delille[47]. Elève de l'Abbé Rousselot pour la «phonétique expérimentale», il devient assistant de son maître au Collège de France et est chargé de cours à la Sorbonne, chaire rattachée à l'Ecole des Hautes Etudes. Les origines limousines de l'abbé Rousselot l'incitent à se passionner pour la vieille langue des troubadours.

Lors de l'exode de l'été 1940, il se réfugie avec son épouse à Brive-La-Gaillarde, où ils avaient quelques amis. L'épouse de son fils Jacques y décède le 6 juin 1940. Il participe sans nul doute ainsi que son fils, un temps arrêté, aux activités de la Résistance dans cette ville, refuge d'une partie de la communauté israélite.

Sans oublier sa vocation littéraire et son goût de la transmission, il anime de conférences la Société archéologique de la Corrèze, en 1942 le Cercle d'études artistiques et littéraires. Il poursuit son étude de la langue du Haut Limousin avec l'aide de Marguerite Genès, membre éminent de ces deux sociétés. La comtesse son épouse meurt à Brive le 23 mars 1944, et il y mourra lui-même le 3 juin 1946.

Sa famille n'a depuis cessé de s'impliquer dans des causes nationales, et son petit-fils Robert de Souza fut conseiller d'Etat et ambassadeur, perpétuant la tradition de ses ancêtres[48].

Visionnaire, écologiste avant la lettre, anticipant pour Nice, sa ville préférée, un urbanisme moderne, il a souffert de la voir défigurer par une croissance débridée contre laquelle il était difficile de lutter dans la conjoncture éprouvante de la guerre et de l'entre-deux-guerres. Les aléas de la politique internationale et de sa vie personnelle réservèrent tout

---

[46]Repris dans Jean-Pierre Gaudin, «Desseins de villes, Art urbain et urbanisme, Anthologie.»Editions de L'Harmattan, 1991, 174 p.

[47] Robert de Souza, «Un préparateur de la poésie romantique, Delille, 1738-1813», Mercure de France, N° 962, juillet 1938. «Le cas Delille et Sainte Beuve, Mercure de France, N° 967, 1er octobre 1938.

[48] Nécrologie,»Robert de Souza», *Bulletin de la Société archéologique de la Corrèze*, N° 63, 1946.

de même à son enthousiasme d’autres territoires de recherche et le labeur d’une vieillesse féconde.